

Les représentations de Londres et Paris dans les dictionnaires encyclopédiques français entre 1859 et 1902

Geneviève De Viveiros
Université de Toronto



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 3 - 2010
pp. 175-184

Résumé : *Le XIX^e siècle est souvent considéré par les historiens comme le « siècle des dictionnaires ». En effet, jamais avant cette époque n'ont été publiés en France, autant d'ouvrages à tendance encyclopédique. Au cœur de ces œuvres, une attention particulière est accordée à l'interprétation ethnographique et géopolitique du monde. Or, que ce soit au sein du Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation ou du Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle, Londres et Paris, plus que toutes autres capitales européennes, deviennent l'objet de longues notices à partir desquelles se dégage une représentation à la fois positive et négative de la ville et de la modernité. Témoignages des idéologies de la période étudiée, ces définitions dressent un portrait symbolique des deux capitales à un moment clé de l'histoire de leur développement urbain. Ces descriptions des deux villes constituent le sujet même de notre article. Nous nous proposons de mettre en lumière les différentes définitions données de Londres et Paris dans les dictionnaires encyclopédiques publiés en France au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle.*

Mots-clés : Paris, Londres, dictionnaire, encyclopédie, définition, art, commerce

Summary: *The 19th century is often considered by historians as the “century of dictionaries”. Indeed, during this time a large number of encyclopaedias and dictionaries were published in France. These works give particular attention to the definition of ethnographic and geopolitical realities. More than any other European capital, London and Paris often figure in these works as an object of study. The definitions given of the rival cities present both a positive and negative image of metropolitan life and the concept of modernity. Testimonials of the ideology of their time, these descriptions draw up a portrait of the two capitals at a key moment in the history of their urban development. The purpose of this article is to present the various definitions of London and Paris found in encyclopaedic dictionaries published in France during the second half of the 19th century.*

Keywords: Paris, London, dictionary, encyclopaedia, definition, art, commerce

Si le XIX^e siècle est souvent considéré par les historiens comme le « siècle des révolutions », il est également, dans le domaine du livre, le « siècle des dictionnaires¹ ». En effet, jamais avant cette époque n'ont été publiés en Europe, autant d'ouvrages à tendance encyclopédique.

Suivant une visée pédagogique le dictionnaire se donne comme mission d'informer, de rendre accessible à un large public et d'une manière efficace des renseignements menant à une meilleure connaissance du monde. Lieu condensé du savoir, le dictionnaire est un vecteur important du discours social et pour cette raison il nous a paru intéressant d'en faire ici le sujet de notre étude. Par ailleurs, puisque la ville prend au XIX^e siècle, période d'industrialisation, une importance fondamentale dans l'imaginaire et la culture des Européens, elle figure comme un objet d'analyse fort valorisé au sein de ces ouvrages. Londres et Paris, plus que toutes autres capitales européennes, sont à l'origine de longues notices descriptives à travers lesquelles il s'avère possible de dégager un ensemble de notions, voire une certaine conception de ces deux villes telles qu'elles se présentaient aux yeux des individus de la période. Témoignages historiques et culturels, ces définitions dressent un portrait symbolique des deux capitales à un moment clé de l'histoire de leur développement urbain. En relevant quelques thèmes et lieux communs, nous nous proposons de rendre compte de la manière dont les villes de Londres et Paris sont décrites et comparées dans quatre dictionnaires de nature encyclopédique publiés en France au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle : le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation* (1859-1861), le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* (1866-1890), la *Grande encyclopédie ou l'inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* (1886-1902) et le *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque* (1898-1901).

Les dictionnaires encyclopédiques de la fin du XIX^e siècle : les héritiers de Diderot et de Savary des Brulons

Définir la ville à la fois comme espace urbain et comme lieu symbolique de l'expression des identités nationales a toujours constitué l'un des sujets d'études de prédilection des ouvrages encyclopédiques et ce, bien avant le XIX^e siècle. Ainsi, *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772) voue déjà aux capitales européennes de nombreuses entrées. Les définitions des villes sont à l'origine de réflexions philosophiques et témoignent des idéologies existantes. On sait, par exemple, la polémique que déclencha entre D'Alembert et Jean-Jacques Rousseau la publication de l'article « Genève² ». Dans l'article « Londres » de *L'Encyclopédie*, plusieurs colonnes sont consacrées à relater l'histoire de cette ville, le fonctionnement de son système politique et ses principaux monuments. Paris reçoit un traitement similaire. L'accent est mis sur la description des institutions, des établissements et des places publiques.

Près de cent ans plus tard, suivant cet exemple, le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse dont les nombreux tomes paraissent successivement entre 1866 et 1890³ et la *Grande encyclopédie ou l'inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* dirigée entre autres par Marcellin Berthelot, et publiée entre 1886 et 1902, font également grand cas des capitales européennes. Ces

ouvrages se démarquent d'autres publications à vocation didactique de l'époque par l'importance qu'ils accordent à la géographie politique ou à ce qu'on définit alors comme « les mœurs, l'état de la civilisation, la force, les ressources et la population de chaque pays, les productions du climat, le commerce et l'industrie de chaque état » (Larousse, 1866-1890 t. I: LXXII).

L'entreprise de Diderot et D'Alembert n'est pas le seul ouvrage qui sert de modèle aux publications encyclopédiques qui voient le jour au XIX^e siècle. En 1716, Jacques Savary des Brulons, inspecteur général des Douanes à Paris, entreprend la rédaction d'un *Dictionnaire universel du commerce*. L'ouvrage constitué de deux imposants volumes paraît de manière posthume de 1723 à 1730⁴. A la façon des guides touristiques, ce dictionnaire consacre de longues descriptions aux cités les plus importantes de la planète. Des informations sur l'histoire et le statut économique des villes forment la nature des commentaires formulés. Brulons connaît de nombreux imitateurs au cours du XIX^e siècle. Avec le développement d'un commerce basé de plus en plus sur les échanges internationaux rendu possible grâce à l'évolution et la sophistication des systèmes de transport, la tradition des encyclopédies et des dictionnaires dits « de commerce » se perpétue. Ces ouvrages se donnent pour objectif de « mettre à la portée de tous des notions exactes sur le commerce, la banque, l'industrie, la navigation, la géographie économique » (Guyot, Raffalovitch, 1898-1901 t. II: II).

Le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation*, dirigé par Guillaumin, paru en deux tomes entre 1859 et 1861⁵, s'inscrit dans cette lignée. Si l'on croit les affirmations de contemporains de la période, cet ouvrage eut, au moment de sa parution, un « grand succès » (Guyot, Raffalovitch, 1898-1901 t. II : II). Ce dictionnaire se fit remarquer grâce à l'étendue et la précision de ses définitions. L'abondance des détails est aussi ce qui caractérise son successeur, l'ouvrage d'Yves Guyot et Artur Raffalovich, le *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque* publié entre 1898 et 1901. De Larousse à Raffalovitch, l'intérêt des définitions données de Londres et Paris réside dans leur prétention documentaire et scientifique. Ces ouvrages ont une visée commune. Tous se présentent comme des entreprises de vulgarisation où l'impartialité et l'exhaustivité constituent les principes à la base du travail mené par les auteurs⁶.

Londres : ville en mouvement, ville monstre

Capitale de la contrée rivale, Londres est l'une des villes à propos desquelles se plaisent à disserter abondamment les auteurs des dictionnaires consultés. Ces auteurs se montrent tour à tour fascinés et rebutés par les caractéristiques de cette capitale. Sa grandeur et sa vivacité constituent les aspects les plus commentés. La rapidité, le mouvement, sont les traits principaux que l'on attribue à la ville britannique. Le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation* mentionne par exemple que :

Lorsque l'étranger visite Londres pour la première fois, [l'un] des faits qui appellent d'abord son attention est l'immensité de la circulation en piétons, voitures et chevaux, et la rapidité prodigieuse de cette circulation. C'est, en effet, un spectacle caractéristique que cette marche hâtive, pressée, haletante d'individus sans nombre, se rendant à leur destination, sans s'arrêter aux incidents, aux curiosités, aux distractions de toutes

natures répandues à profusions sur leur route. [...] C'est une fourmilière de deux millions et demi d'hommes (Guillaumin, 1859-1861 t. II : 442).

Cette vision est aussi celle diffusée par Larousse et ses collaborateurs dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Si une capitale comme Rome y est décrite comme une « ville presque morte » qui se caractérise par son « silence » (Larousse, 1866-1890 t.XII: 1340), Londres est au contraire perçue comme le modèle même de la cité active. La ville anglaise serait caractérisée selon la définition donnée dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, par l'animation et le mouvement constant qui y règnent. Londres y est représentée comme un tohu-bohu vivant. Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* mentionne d'ailleurs des statistiques effarantes au sujet du trafic, des allées et venues de la population dans la ville qui visent à témoigner de sa turbulence et de son achalandage. L'article consacré à la ville cite un rapport du commissaire de la police londonienne et stipule, par exemple, qu'« en 1859, [en] vingt-quatre heures [seulement], il passa sur London-Bridge : 4 483 fiacres, 4 286 omnibus, 9 245 chariots, 20 430 autres véhicules, 107 074 piétons et 60 836 personnes dans les voitures » (Larousse, 1866-1890 t.X: 655)⁷.

La grande activité commerciale qui y est entreprise est ce qui impressionne surtout les auteurs de ces dictionnaires. La notice sur la ville de Londres dans le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation* est à ce propos très éloquente. Dans une description que l'on pourrait volontiers qualifier d'apocalyptique et qui rappelle presque la réalité des films de science-fiction modernes, Londres est véritablement symbolisée comme la capitale, la métropole toute-puissante de la civilisation contemporaine. « L'aspect de Londres et de son mouvement commercial a surtout quelque chose de grandiose qui laisse dans l'esprit une ineffaçable impression ». Cette ville, nous informe-t-on, est « comme une pompe aspirante d'une puissance indéfinie, qui attire à elle tout ce que le monde entier produit d'échangeable » (Guillaumin, 1859-1861 t. II: 442). Ville-mère de la planète, profitant à sa guise de toutes les ressources mises à sa disposition par la colonisation, elle contrôlerait toute la production universelle. Londres est décrite en elle-même comme une machine, voire une chaîne de montage :

Débouché immense, toujours béant, Londres infatigable amoncelle sans relâche dans les caves de ses docks des masses énormes de produits que le commerce vient chercher à toute heure pour les livrer à la consommation. C'est pour Londres que les placiers de San-Francisco, de Victoria et de la Colombie sont exploités jour et nuit au prix de cruelles privations; c'est pour Londres que l'Australien ou le Zélandais tond ses innombrables troupeaux; c'est pour Londres que le nègre [...] cultive, sous les feux d'un soleil dévorant, la canne à sucre ou le cotonnier (Guillaumin, 1859-1861 t.II : 442).

A l'inverse de Paris, produit alors récent des rénovations hausmaniennes et dont les centres d'attractions tendent à se multiplier et à se disperser dans l'espace citadin, Londres est perçue comme un point de convergence ultime et unique. Lieu concentrique et lieu rassembleur, un espace d'échanges à la fois commerciaux et sociaux; là où tout se passe, tout prend forme et où tous se rencontrent. Le *Larousse* projette de même que le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation*, un portrait de Londres qui fait d'elle davantage

un lieu propice à la spéculation, la confrontation et aux retrouvailles promptes qu'un endroit incitant à la flânerie, l'observation. Londres et son quartier de la « cité » y sont présentés comme le point économique et commercial de la planète. La ville anglaise est ainsi décrite comme « le grand centre commun où vient aboutir la circulation métallique de toutes les nations du globe. Il n'y a pas dans tout l'empire britannique, de maison de commerce quelque peu importante qui n'ait un comptoir ou tout au moins une agence dans la Cité [...]. De neuf heures à onze heures du matin, les omnibus, les bateaux à vapeur, les chemins de fer y amènent par milliers les négociants » (Larousse, 1866-1890 t.X : 655).

Le succès et la réputation de la ville dans le domaine du commerce et de la finance tiendraient à l'étendue de sa flotte et à son système sophistiqué de transport des marchandises. En effet, tous les dictionnaires consultés mentionnent l'importance des réseaux de chemins de fer et surtout de la marine dans cette réussite. Encore une fois, c'est par son activité et sa grandeur incommensurables que le port de Londres, se distingue des autres lieux d'échanges internationaux. Les colonnes qui sont consacrées à la description des docks de la Tamise constituent une grande partie des commentaires que l'on fait au sujet de la capitale anglaise. « Le voyageur qui arrive à Londres par la Tamise est frappé, nous dit-on dans le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation*, de l'imposant spectacle que présente cette file immense; à perte de vue, de navires ancrés de chaque côté de la rivière » (Guillaumin, 1859-1861 t.II: 443). Dans la même veine, le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* rapporte « qu'un grand nombre de navire restent ancrés » au port et que « les richesses entassées dans les docks » de Londres, « les entrepôts du monde sont presque incalculables et se renouvellent sans cesse » (Larousse, 1866-1890 t.X : 659). Le *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque* paru à la toute fin du siècle émet, quant à lui, dans une série de tableaux, des relevés précis sur le nombre extraordinaire de navires qui accostent sur les abords de la Tamise, un nombre qui s'élèverait, par exemple, à la fin de l'année 1897 à 16 millions. Londres est déjà, à l'instar des modèles des grandes villes d'aujourd'hui, l'épicentre grouillant de la civilisation anglaise, voire internationale.

L'entrée « Londres » dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* souligne aussi, suivant cette même ligne de pensée, la grandeur extraordinaire, voire surhumaine de la place à la fois symbolique et physique occupée par la capitale au sein de l'Angleterre. La ville y est décrite comme un espace sans frontières, ayant des proportions gigantesques et indéfinissables, portant jusque'à l'infini :

La capitale de l'Angleterre, avec tous ses faubourgs, occupe une superficie cinq fois aussi considérable que le Paris actuel. Avec les nombreux villages qui prolongent ses quartiers extrêmes, elle ressemble à une province couverte de 400 000 maisons. Le grand nombre de squares et de parcs situés dans l'intérieur de la ville, la largeur des rues et la quantité de terrains vagues expliquent cette immense étendue de Londres (Larousse, 1866-1890 t.X : 655)⁸.

Près de dix ans plus tard, la *Grande encyclopédie* de Berthelot et ses collaborateurs contribue également à rendre cette perception de Londres comme une ville « monstre ». La capitale anglaise y est définie comme le plus grand centre, non seulement de l'Angleterre, mais de la civilisation entière: Londres est une

« ville colossale, qui est de beaucoup la plus grande agglomération humaine de la terre, n'a pas de limites précises » (Berthelot, 1886-1902 t.XXII : 509). Cette vision de la ville comme un espace plus grand que nature, impossible à définir et à contenir est, de plus, perpétuée par une série de commentaires alarmistes faits à propos de la forte croissance démographique de la capitale britannique. Si l'on en croit les statistiques données dans une sous-section de l'article intitulée « Population », Londres serait alors en proie à une crise de surpopulation sérieuse, incontrôlable et par là-même inquiétante. Elle est, selon la *Grande encyclopédie*, « la ville la plus peuplée du monde [...]. Cette population s'accroît très rapidement, sans qu'on puisse prévoir à quel chiffre elle s'arrêtera » (Berthelot, 1886-1902 t.XXII : 520).

Comme tous les monstres, la capitale britannique n'est pas primée pour sa beauté. Si la mobilité est ce qui caractérise en grande partie la ville de Londres, et constitue selon les commentaires répertoriés son attrait, en revanche son urbanisme figé, l'architecture « régulière » de ses habitations, la diversité de ses secteurs et les contrastes entre ses monuments anciens et nouveaux donnent l'impression de défiler à travers un musée iconoclaste. Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* et la *Grande Encyclopédie* sont, sur ce point, unanimes. Larousse perçoit la capitale britannique comme une série de compartiments, une suite de galeries ethnologiques :

Londres, est, ainsi envisagée, une histoire en chair et en os de l'économie des sociétés. On y suit d'un quartier à l'autre les développements de l'industrie, du commerce ou des arts, en un mot, les différents états de la civilisation (Larousse, 1866-1890 t.X : 659).

La *Grande encyclopédie* explique, quant à elle, avec force détails les différents types de logements londoniens. Le style architectural des habitations de la ville y est réprouvé tout comme la disposition générale des rues. Londres y est décrite comme une ville manquant d'unité et où règne une certaine forme de chaos. La sectorisation et la division de l'espace urbain y sont condamnées : « Il n'y a aucune espèce de plan d'ensemble dans le réseau des rues. [...] On ne trouve de rues larges et droites comparables à celles de Paris que dans le West End. [...] L'impression est bien celle d'une série de villes juxtaposées » (Berthelot, 1886-1902 t.XXII: 513). On reproche aux résidences leur manque d'originalité : « un sous-sol, un rez-de-chaussée, deux étages, rarement plus ; autour, un petit fossé éclairant le sous-sol et protégé par une grille de fer ; sous le trottoir, la cave à charbon ; le tout offre l'aspect d'un cube de briques noircies par la fumée, sans ornements, parfois badigeonné de couleurs criardes. La monotonie en est extrême » (Berthelot, 1886-1902 t.XXII: 513).

Londres est ainsi décrite comme la ville de l'époque industrielle : tout y apparaît robotisé, standardisé.

Paris, la ville idéale

L'un des thèmes communs des définitions de Paris répertoriées est le charme jugé incomparable de la ville. Si Londres apparaît impressionnante de par sa grandeur et l'animation de ses quartiers, Paris est jugée magnifique pour ses bâtisses et ses larges boulevards :

Nous n'avons à faire ressortir ici la beauté, le nombre et la magnificence de ses monuments, de ses palais, de ses musées, ni la richesse de ses bibliothèques, la multiplicité des établissements publics, qui avec des halles splendides, d'immenses boulevards et des rues sillonnées jour et nuit par les voitures donnent à cette capitale l'aspect le plus animé et le plus grandiose (Guillaumin, 1859-1861 t.II : 994).

La description de l'industrie et des activités commerciales parisiennes prend aussi dans les dictionnaires que nous avons consultés, une place importante. Contrairement aux articles consacrés à la capitale britannique, de nombreux détails sur la conception des produits exportés viennent supporter les statistiques mentionnées. Si l'on souligne l'importance des manufactures, et le fait que la ville est celle où se produit le « plus grand commerce en France » une distinction est clairement établie entre l'idée d'un régime de production industrielle capitaliste, et les procédés traditionnels de fabrication des marchandises. Bien que l'on remarque que Paris utilise avec profit les nouveaux moyens technologiques mis à sa disposition, elle n'est pas comme Londres une machine asphyxiante, avilissante, exploitant par tous les moyens possibles les ressources universelles pour créer des capitaux. Les notices consacrées à la ville lumière associent l'idée du négoce à celle de l'art. Dans ces articles, de nombreux commentaires mettent en valeur le savoir-faire jugé inégalé des commerçants et des industriels parisiens.

C'est, du reste, un des caractères du fabricant parisien, nous dit-on dans le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation* que de chercher à perfectionner ses produits par des inventions ingénieuses. Cette disposition est secondée par la méthode du travail personnel. Le patron est un ouvrier ; il met la main à l'œuvre ; il fabrique lui-même. [...] Toute l'intelligence du patron se concentre sur la fabrication même du produit ; et c'est là sans doute une des causes de la supériorité des produits de la fabrique de Paris sur les similaires des autres villes (Guillaumin, 1859-1861 t.II : 1001).

Malgré l'industrialisme, une certaine authenticité et originalité sont donc préservées dans la conception des produits exportés. Suivant cette idée, Paris n'est pas seulement perçue comme la capitale de la France, mais celle aussi du bon goût. Le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation* rapporte à ce propos une curieuse anecdote qui vient confirmer ce point de vue :

[Le] goût universellement reconnu des fabricants parisiens. C'est, en effet, ce qui domine toute la fabrication de Paris. Le goût est quelque chose de si fugitif qu'il est impossible de le définir ou d'en donner les raisons. Il réside dans l'ensemble des habitudes, dans le mélange des classes de la société ; il ne peut pas s'exporter autrement que dans les produits qu'il crée. On a essayé bien souvent de transporter des ouvriers et des ouvrières de Paris à l'étranger. Au bout de six mois leur goût se perdait, et les objets sortis de leurs mains ne pouvaient déjà plus passer pour des produits parisiens (Guillaumin, 1859-1861 t.II: 1000).

Tous les dictionnaires consultés font aussi le choix de traiter des marchés d'alimentation. Suivant une disposition qui rappelle les descriptions naturalistes de Zola dans *Le Ventre de Paris* on fait, dans ces ouvrages, un portrait enjoué, exhaustif et très réaliste des Halles. Le *Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation* et le *Dictionnaire du commerce*

de l'industrie et de la banque, par exemple, énumèrent un à un les produits qu'on y trouve : « le poisson, la volaille, le gibier, la boucherie, les fruits, les légumes » y sont, si l'on en croit ces définitions, « classés par grandes divisions, dans le meilleur ordre [et] dans la plus grande salubrité » (Guillaumin, 1859-1861 t.II : 999).

L'éminence de la ville de Paris sur les autres grandes métropoles européennes ou même américaines est surtout démontrée dans le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. De toutes les capitales du monde répertoriées dans cet ouvrage celle de la France y occupe une place monumentale. L'article « Paris » est, en effet, l'un des plus élaborés du dictionnaire : comportant près de 240 colonnes il s'étend sur plus de trente pages. Après un long passage sur l'histoire de la ville où est dénoncé le Second Empire, Larousse s'éloigne du modèle objectif de la définition et se laisse emporter à faire des commentaires dithyrambiques qui visent à rendre hommage à la ville et à démontrer sa supériorité par rapport aux autres capitales du monde. Si Londres est perçue comme le point de rencontre de l'univers, le lieu d'échanges pressés, Paris se pose comme l'endroit qui attire le plus grand nombre d'étrangers et comme la patrie accueillante de tous les peuples : « Elle est dans le monde moderne, la capitale par excellence, le rendez-vous de l'univers, la seconde patrie de tous ceux qui l'ont un moment habitée, le regret de ceux qui l'ont quittée » (Larousse, 1866-1890 t.XII : 233).

Le *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* émet une vision franchement outrancière du rôle jugé essentiel de Paris dans le développement du monde moderne qui témoigne d'une volonté de marquer à part la place de la ville à l'échelle des autres capitales du monde. Paris y est décrite comme une ville sainte qui, littéralement, aurait pour mission de former et d'éclairer les peuples⁹ :

Ce qui fait, en effet, la grandeur de Paris, ce n'est pas seulement parce qu'il est la ville du luxe, des plaisirs, des beaux-arts, des monuments splendides, l'arbitre du goût ; mais c'est avant tout parce qu'il est la cité des idées, le pionnier du progrès, l'avant-garde de la liberté. C'est par ce côté qu'il est original et qu'il mérite de marcher en tête du genre humain, comme la colonne de feu qui guidait le peuple sacré, comme l'étoile qui servait de phare aux rois de l'Orient (Larousse, 1866-1890 t.XII : 233)¹⁰.

Paris est véritablement la « ville lumière », la ville-phare de l'humanité.

Enfin, si Londres est la fourmilière, la ville de la multitude, Paris apparaît, au contraire, avoir une identité propre et bien définie. Contrairement aux articles dédiés à Londres où l'on accorde peu d'attention à la description du caractère et à la manière de vivre des Londoniens, il est frappant de constater avec quelle insistance les notices consacrées à Paris font une large place à l'explication des mœurs parisiennes. L'habitant de la capitale française devient lui aussi un objet d'étude. Le Parisien y est généralement décrit comme un type tolérant, railleur et plein d'esprit. La *Grande encyclopédie* rapporte que :

le Parisien possède à un haut degré [...] l'esprit de sociabilité ; très obligeant, très ouvert, tolérant et d'une grande politesse de mœurs, il est gai, aime les arts tout ce qui lui paraît décoratif [...]. Somme toute et comme on se l'explique aisément, étant donné l'unité de sa patrie, le Parisien résume assez bien en sa personne les diverses qualités des Français (Berthelot, 1886-1902 t.XXV : 1092).

A travers la description de Paris et de ses habitants, prend forme l'expression d'un idéal identitaire. Les traits de caractère du parisien sont assimilés à ceux du Français. La capitale est ainsi perçue comme le microcosme du pays et devient l'espace de la consécration de la nation toute entière¹.

Dans les dictionnaires consultés, Londres et Paris sont présentées comme deux extrêmes. Il est intéressant de remarquer dans les définitions relevées la similitude et la permanence des thèmes. Si Londres est une ville qui engloutit, absorbe, consomme, anéantit, Paris est, au contraire, un endroit qui inspire, stimule, un endroit où l'on vient se ravitailler, s'alimenter, habiter. Londres apparaît déshumanisée par l'uniformité de ses bâtiments et l'anonymat de ses habitants, tandis que Paris est vue comme l'espace de la démocratie, lieu d'expression de l'individualité et de l'originalité. L'une témoigne d'une vision cauchemardesque, presque surréelle de l'industrialisation et, l'autre, d'une vision positive de cette réalité. Loin d'être impartiales, les définitions consacrées aux deux capitales relèvent de partis-pris clairs. La supériorité de Paris exprimée et idéalisée à travers ces définitions tire davantage du mythe et d'une certaine forme de xénophobie que d'une vision objective ou scientifique. On sent bien que ce n'est pas tant la description de Paris qui est en cause mais plutôt la glorification d'une ville perçue comme le symbole de la France. Les définitions de Paris deviennent le lieu d'une propagande faisant la promotion d'un idéal national.

Notes

¹ Nous empruntons cette expression au titre choisi par Nicole Savy (1987) pour son étude sur les dictionnaires.

² L'article de D'Alembert sur la ville suisse paru en octobre 1757 au tome III de *L'Encyclopédie*. Après y faire l'éloge du système économique et politique de Genève, D'Alembert y critique l'interdiction des représentations théâtrales et accuse le peuple genevois de rusticité. Rousseau répond à cette critique dans *La Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles* (1758) où il accuse le théâtre d'être immoral. Sur la vision rousseauiste des villes, voir Claude Gillet (2007).

³ Les tomes I à XV ont paru de 1866 à 1870 et les tomes XVI-XVI ainsi que les suppléments de 1877 à 1890. Sur l'importance culturelle de l'entreprise de Pierre Larousse au XIX^e siècle, voir, entre autres, Jean-Yves Mollier et Pascal Ory (1995).

⁴ Suite au décès de Jacques Savary des Brulons (1657-1716), l'ouvrage fut continué par son frère Philémon-Louis Savary. Ce dictionnaire connut plusieurs éditions. La dernière parue en cinq volumes en 1859.

⁵ Quoiqu'écrits par divers auteurs, les articles ont été compilés par l'éditeur Guillaumin.

⁶ Mentionnons à titre d'exemple de cette position idéologique le modèle que Berthelot prétend suivre et qu'il explique dans la préface à la *Grande encyclopédie*: « *La Grande Encyclopédie* est une œuvre de haute vulgarisation. Elle se propose de constater l'état actuel de la science moderne, de dresser l'inventaire des connaissances humaines à notre époque. Étrangère aux querelles du jour, résolue à ne pas être une œuvre de combat, la *Grande Encyclopédie* n'a et ne peut avoir d'autres règles que l'impartialité de la science. [...] Elle expose les faits avec une scrupuleuse exactitude » (Berthelot, 1886 : I).

⁷ Cette persistance à décrire la circulation est assez unique et particulière à Londres dans les ouvrages consultés et contraste avec les définitions données par exemple, de Rome, comme nous l'avons spécifié, ou encore des métropoles nord-américaines comme New York. Malgré l'admission du fait que New York est en pleine ascension, Larousse reconnaît dans cette ville l'existence d'un vaste port et insiste sur son système de transport en commun (ferry, omnibus) mais non pas sur l'achalandage de ses rues (Larousse, 1866-1890 t.XI : 965).

⁸ L'étendue géographique est un thème récurrent dans les définitions de la capitale anglaise. *L'Encyclopédie* note déjà à la fin du XVIII^e siècle que la ville « compte cinq mille rues, environ cent mille maisons, et un million d'habitants » (D'Alembert et Diderot, 1751-1772 t.VII-XII(II) : 682).

⁹ Cette tendance à glorifier Paris est à mettre en rapport avec le ton républicain et nationaliste de l'ouvrage. Comme l'a souligné Marcel Roncayalo, au travers la définition des capitales, *Le Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* s'engage « dans quelques combats emblématiques ». La ville et surtout la notion de « capitale » devient le « centre d'un débat philosophique ». Il s'agit « à la fois de célébrer Paris et de dénoncer le régime impérial ». (Roncayalo, 1995).

¹⁰ Le discours de Larousse s'inscrit dans la filiation de ses prédécesseurs. Ce passage rappelle l'introduction de l'entrée « Paris » dans *L'Encyclopédie* où la ville est décrite comme celle qui a produite « plus de grands personnages, plus de savans [sic], plus de beaux esprits que toutes les autres villes de France réunies ensemble » (D'Alembert et Diderot, 1751-1772 t.VII-XII(II) : 994).

¹¹ C'est ce qu'a remarqué aussi Claire Hancock à propos des descriptions des villes de Londres et Paris dans les guides touristiques publiés au XIX^e siècle. La représentation de ces deux capitales constituerait une « interrogation sur les identités nationales ». Voir à ce sujet les commentaires de Claire Hancock (2003 : 200).

Bibliographie

Berthelot, M. (1886-1902) *La Grande encyclopédie*. Paris : H. Lamirault.

D'Alembert et Diderot (1751-1772) *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Stuttgart : F. Frommann, [fac-simile, 1966-1967].

Gillet, C. (2007) « Cités antiques et cités idéales chez Jean-Jacques Rousseau » dans *Romans d'antiquité et littérature du Nord. Mélanges offerts à Aimé Petit*. Paris : Honoré Champion : 343-352.

Guillaumin (ed.) (1859-1861), *Le Dictionnaire universel, théorique et pratique du commerce et de la navigation*. Paris : Guillaumin.

Guyot, Y. et A. Raffalovich (1898-1901) *Le Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque*. Paris : Guillaumin.

Hancock, C. (2003) *Paris et Londres au XIX^e siècle. Représentations dans les guides et récits de voyage*. Paris : CNRS.

Larousse, P. (1866-1890) *Le Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris : Administration du Grand dictionnaire universel.

Mollier, J.-Y. et P. Ory (1995) *Pierre Larousse et son temps*. Paris : Larousse.

Rétif, A. (1975) *Pierre Larousse et son œuvre*. Paris : Larousse.

Roncayalo, M. (1995) « La Ville » dans *Le Grand dictionnaire et la ville* » dans *Pierre Larousse et son temps*. Paris : Larousse: 366.

Savy, N. (1987) *Le Siècle des dictionnaires*. Paris : Éditions de la réunion des musées nationaux.